

A Propos des Origines et de l'Histoire Ancienne du Siam.

par P. PETITHUGUENIN.

Je n'ai pas la prétention d'apporter ici des idées personnelles sur les origines et l'histoire ancienne d'un pays que j'étudie depuis trop peu de temps alors que des personnes infiniment plus renseignées que moi n'ont pas encore complètement exprimé leurs opinions.

Je voudrais simplement exposer les conclusions auxquelles est parvenu, à propos de l'ancien Siam, dans ses derniers ouvrages sur le Cambodge, un savant français éminent en la matière, M. Etienne Aymonier.

L'ouvrage auquel j'emprunte le sujet de cette lecture a paru à la fin de l'an dernier, sous le titre : *Le Cambodge Volume III. Le groupe d'Angkor et l'Histoire.*"

L'auteur y étudie spécialement l'histoire et l'archéologie cambodgienne mais il est amené, par suite de la pénétration réciproque des deux peuples, à consacrer un chapitre spécial au Siam ancien, et à faire, dans les chapitres historiques, une large place aux Siamois.

J'ai cru pouvoir répartir en trois groupes les idées et les théories de M. Aymonier et c'est dans l'ordre suivant que je me permettrai de les exposer :

- 1o. La préhistoire.
 - 2o. Les sources de l'histoire Siamoise.
 - 3o. Le cadre de l'histoire du Siam des temps légendaires à la fondation d'Ayuthia
-

1o. La Préhistoire.

De l'époque préhistorique on connaît peu de choses.

L'étude de la Géologie et de l'Ethonographie de l'Indo-Chine est de date encore trop récente pour nous donner des indications précises à cet égard.

On sait qu'à une époque ancienne, la mer pénétrait très avant dans les terres recouvrant les plaines basses du Cambodge et du Siam actuels.

Des races autochtones on peut se faire une idée approximative par les peuplades sauvages qui vivent retirées dans les montagnes et les forêts et dont quelques unes doivent en descendre ; mais on ne peut rien affirmer encore sur le type auquel elles se rattachent ni sur l'étendue de leur habitat.

A ces races sans doute appartiennent les Kariens qui résident actuellement dans les montagnes, entre le bassin du Ménam et le golfe du Bengale, les Souis qu' on retrouve au Laos et dans le bassin de la Moun et les Chongs dans les monts a l'ouest de Battambang qui paraissent descendre des Kmers primitifs.

Parmi les premières peuplades il en est trois qui se développent suffisamment pour former de puissants états et jouent un grand rôle dans le passé de l'Indo-Chine.

Ce sont :

10. Les Mons, Talaings ou Pégouans.
20. Les Kmers ou Cambodgiens.
30. Les Chams ou Ciampoïs.

D'après *Moura* et *G. R. Logan* dont les opinions ont été discutées récemment par *C. Otto Blagden* dans son " Early Indo-Chinese influence on the Malay Peninsula." elles appartiendraient, au point de vue lingustique tout au moins, avec les Annamites dont la langue aurait été primitivement polysyllabique et parlée recto-tono, à une même famille que l'on désigne sous le nom de Mon-Annam.

Ces trois groupes (que l'on peut réduire à deux : Mon-Kmer et Cham) seraient descendus du Nord au Sud, probablement du Tibet, à une époque très reculée et auraient bifurqué pour peupler les deux péninsules que sépare le golfe du Bengale. Mais, tandis que les Mons auraient été arrêtés assez vite par les Dravidiens, les Kmers et les Chams auraient pu s'étendre.

Passant par dessus l'obscurité des époques trop lointaines nous rejoignons *M. Aymonier* au moment où les Chams refoulés vers l'est, les Kmers établis dans les vallées du Ménam auraient reçu les premiers civilisateurs indous.

Dès le VI^e. siècle av J. C., dit-il, il est à présumer que de nombreux groupes d'Indiens poussés d'abord par l'amour du gain et plus tard par le désir de propagande religieuse passaient à chaque instant la mer pour se fixer sur les côtes de l'Indo-Chine comme de l'insulinde.

L'un de leurs principaux foyers d'émigration aurait été les Sept Pagodes, près de Madras. Ils auraient dès cette époque commencé à fonder de petites colonies homogènes, conservant leurs mœurs et leur religion et les propageant peu à peu autour d'eux parmi les populations barbares.

Le Pégou dut être le premier influencé, les Chams le furent aussi, plus anciennement que les Kmers qui vivaient reculés dans l'intérieur du pays.

Les Chinois durent prendre également une part considérable à la civilisation et au métissage de ces races primitives, mais leur action fut à peu près nulle au point de vue religieux.

Il n'est pas inutile de mentionner enfin, pour confirmer la haute antiquité de l'indiennisation de l'Indo-Chine, que des villes à noms sanscrits et qui paraissent s'appliquer à cette région sont mentionnées dans Ptolémé au II^e. siècle de notre ère, et que dans les tables de Peutinger le nom de Calippe pourrait être identifié avec Kouk Telok ancienne appellation de Pnom Penh.

Ceci, dit l'auteur, n'a rien d'impossible car dès cette époque les navigateurs romains poussaient leurs croisières jusqu' à la Chine.

A l'époque où les Kmers occupaient la basse et la moyenne vallée du Menam, probablement une partie de la péninsule Malaise et l'ancien Champa jusqu' au Grand Lac, une autre race refoulée par les Chinois descendait du Yunnan et se répandait peu à peu en Indo-Chine.

Ce sont les ancêtres des Thaïs.

Je crois que tout le monde se rallie aujourd'hui à l'opinion de M. Aymonier en ce qui concerne l'origine des Thaïs. Il ne fait d'ailleurs qu'accepter celle de Francis Garnier, qui rattachait les Thaïs aux tribus appelées Pe-Yone par les Chinois, Ba Viet par les Annamites, qui ont occupé jusqu' au commencement de notre ère toute la partie de la Chine située au sud du Yangtsé Kiang.

Ces groupes occidentaux vaguement appelés plus

tard Ngai Lao, Nantchao, s'étendaient avant notre ère du Tonkin jusqu' à la Birmanie.

Au Yunnan ils formaient six chao ou clans ; le plus méridional le Nantchao, tchao du sud, était le plus puissant.

Une sorte de féodalité politique semble avoir été constamment le régime qui convint le mieux aux Thaïs. Leur, petites capitales séjour de nombreux chaos ou seigneurs héréditaires était appelée Xieng dans le Nord-Ouest de l'Indo-Chine et Muang dans l'est et le sud.

Les émigrations Thaïs se répandirent en éventail sur l'Indo-Chine et la Chine Méridionale par les vallées des grands cours d'eau qui arrosent ces régions. Peu importantes à l'origine elles prirent de l'ampleur à mesure que la poussée chinoise s'accroissait davantage.

Une partie de la race Thaïs descendit donc sur le Menam. Cette branche, ancêtre des Siamois, d'abord établie dans la région de Lakhon Lampun, va entrer en contact avec les Cambodgiens qu' elle pénétrera peu à peu et dont elle secoua brusquement le joug avec Phra : Ruang au XIIIe. siècle.

Nous touchons à l'époque historique ou plus exactement à celle qui le deviendra un jour si l'on parvient à tirer des documents actuellement connus et d'autres à venir, les éléments d'une véritable histoire.

20. Les Sources.

Nous abordons la question des sources sur laquelle M. Aymonier apporte des idées nouvelles dont il tire des conséquences un tant soit peu révolutionnaires.

On sait qu' actuellement les documents dont on dispose sur l'étude du Siam ancien sont de trois ordres.

10. Les inscriptions.

20. Les annales.

30. Les relations chinoises.

On n'a pas découvert jusqu' à présent, d'inscription antérieure au XIIIe. siècle.

Le Père Schmidt en a publiées et traduites un bon nombre dans le Siam ancien de Fourneraux et dans le 2e. volume de la mission Pavie.

La plus connue est la stelle de Rama Khamen ou Pra-Ruang.

Les inscriptions ne donnent d'ordinaire que des bribes d'histoires sans lien avec le passé, isolées de la vie des peuples voisins et entourées de récits merveilleux.

Les annales primitives comme vous le savez ont été détruites après le siège d'Ayouthia et celle que nous possédons actuellement, ne sont qu'une compilation faite au début de la présente dynastie d'après les traditions orales et les annales des capitales de provinces.

Elles comprennent : 1o. Les " Pong Savadan Muang Nua " annales des pays du Nord, recueil Siamois en trois volumes qui prétend relater l'histoire du Siam à partir de 639.

Il ne contient guère que des fables invraisemblables et n'offre aucune valeur historique sérieuse.

2o. Les Pong Savadan Krung Kao. en 40 volumes qui partent de la fondation d'Ayouthia.

On avait jusqu'ici accordé un certain crédit au Pong Savadan Krung Kao. M. Aymonier en conteste absolument dans leur début surtout la valeur historique. " Tout n'est pas faux ou inventé, il est vrai, nous dit-il, ce sont pour ainsi dire des mosaïques brisées en mille morceaux et reconstituées sans intelligence, les pièces authentiques sont défigurées, mal placées et entremêlées de contes de veillée de famille."

3o. Il reste enfin à citer les annales de Martaban, dont les Siamois possèdent une traduction et qui sont peut-être plus exacts.

M. de Ronys dans son ouvrage " Les peuples orientaux connus des Chinois avaient relevé les contradictions flagrantes entre les annales Siamaises et les auteurs Chinois. M. Aymonier admet que ces discordances proviennent d'erreurs des annales Siamaises.

Les Chinois dit-il enregistrant sur le champ à leur manière, les événements dont le bruit se transmettait à leurs oreilles étaient généralement dans le vrai à la distance où ils se trouvaient placés, et il ne pouvait guère être question que des rois suprêmes du Siam.

Les récits des auteurs Chinois peuvent donc dans une

certaine mesure aider à rectifier la vérité et à compléter les notions données par les textes épigraphiques.

La plupart des documents Chinois actuellement connus sur les peuples de l'Indo-Chine et de la Malaisie sont rassemblés dans un grand ouvrage Chinois commencé au VIII^e. siècle et continué par Ma Touan Lin lettré du XIII^e. siècle qui le reprit et le continua jusqu'en 1224. Il renferme en outre la substance des connaissances des Chinois depuis les Empereurs Yao et Chun (2436 avant J. C.)

C'est principalement dans le "Mérindionaux" que se trouvent les renseignements concernant les régions qui nous intéressent, mais les descriptions géographiques sont tellement vagues, les noms Chinois si défigurés que la première difficulté pour celui qui veut consulter ces ouvrages est d'identifier les noms Chinois. Non seulement les noms n'ont la plupart du temps aucun rapport avec les dénominations indigènes des contrées, mais ils disparaissent dans le cours d'un ouvrage, changent, reparaissent ensuite mais appliqués à d'autres pays, se confondent ou se déforment.

Les distances mêmes indiquées, les frontières décrites sont la plupart du temps invraisemblables.

Je n'entrerai pas ici dans le détail des savantes discussions auxquelles donnent lieu ces tentatives d'identifications, je me bornerai à esquisser la carte Chinoise, si j'ose dire, de l'Indo-Chine telle que parvient à la concevoir M. Aymonier.

Je m'empresse de dire que les conclusions de l'auteur n'ont pas le caractère d'exactitude auquel pourrait faire croire l'exposé abrégé que je crois faire et que souvent il n'émet que des hypothèses très discrètes.

Sur trois points cependant il est affirmatif.

1o. Le Lin Y correspond au Champa amoindri ramené sur le moyen et le bas Mekong.

2o. Le Fou nan ou Tchîn La ou Cambodge primitif antérieur à la conquête Siamoise.

Il s'étend des montagnes du Pégou au Lin Y. et comprend tout le moyen et bas Menam et les régions au Nord de la semoun.

3o. Le Kan To Li ou Tchîn Tou ou Siam ancien sur le haut Menam.

En dehors de ces grandes divisions M. Aymonier croit pouvoir identifier le Langyasieou et le Lotsa avec la côte du Founan du cap Liant au Cap St. Jacques.

Le Panpan, le Poli, et le Tchîn tching avec divers états chames de la Cochinchine et des environs de Pnom-penh.

Le Toum choun et Tienchoun avec le Tennasserim. Le Pokieu, Piao ou Poukau avec le Pègou le Péteou, avec une contrée au bord de la Salouèn Le tsanau avec Xiengmai et nan.

Ces identifications faites, Mr. Aymonier a confronté les inscriptions et les auteurs Chinois, il a crû pouvoir rectifier l'histoire du Siam et principalement la chronologie jusqu'ici admise.

Je passe à cette troisième et dernière partie de mon exposé.

L'HISTOIRE

En 575, disent les annales, en tout cas avant le XIII^e. siècle, fut fondée la ville de Labong actuellement Lakhonlampun. Elle a été identifiée par Mac-leod, Richardson et Francis Garnier avec l'Haripunyai des annales.

C'était un des principaux établissements des Thaïs; mais ils étaient déjà descendus, beaucoup plus au sud. Il y aurait eu, en effet, toujours d'après les annales, un royaume Siamois à Kanchanaboury (Kanbury) où régnait en 1210 Phya-Kong dont le fils après des aventures qui rappellent celles d'Oedipe aurait élevé au XII^e. siècle le premier temple de Phra patom.

Les Siamois auraient d'ailleurs été dispersés un peu partout à cette époque dans la vallée du Menam jusqu'aux contreforts montagneux de l'Ouest et dans la péninsule Malaise jusqu'à Ligor; mais ils étaient soumis jusqu'au Nord de Louvo au roi Kmer d'Angor.

Louvo actuellement Lophuri, qui existait sans doute au XII^e. siècle, était la capitale Kmer en pays Siamois. Le premier roi Siamois dont parlent les annales, Phra Tha Marat régnait à Labong et il semble qu'à cette époque, le milieu du XIII^e. siècle d'après Aymonier, les luttes entre les Cambodgiens de Louvo et les Thaïs de Labong étaient très fréquentes.

La Birmanie (phoukam) était déjà puissante et un de ses rois fondait Rangoun.

Au XII. siècle également une autre nation Thaï fondait Xiengmai dont le roi aurait conquis Labong et agrandi le royaume.

Une stèle, relevée par M. Pavie à Xiengmai et traduite par le père Schmit, établit qu' en 1251 de notre ère, somdat, se tha Phra Rama Pavita Phra Maha Dharmi Karadja Dhiradja était roi de Xiengmai.

Le début commence par ces mots : Glorieuses sont les actions de toutes les races de langue thaï.

M. Aymonier qui, d'ailleurs, avoue le peu de base de toute affirmation pour ces époques légendaires propose d'identifier ce roi avec le Phra Tharat des annales Siamoises et croit qu' il doit être confondu en une seule personne avec l'Adhayagamunui des mêmes annales et le roi Sry Indraditaya que mentionne les inscriptions ultérieures.

Ce roi aurait régné de 1250 à 1270, aurait fondé la ville de Savankalok (Svarga deva loka la ville de l'assemblée des dieux) qui serait devenue la capitale des Thaïs réunis du Nord. A cette époque existait déjà la ville de Lakhon.

Il est bon de constater qu' il semble résulter des inscriptions qu' a cette époque le bouddhisme et la Bramanisme florissaient simultanément à Savankalok et que les rois Thaïs du Nord étaient vis à vis des rois Cambodgiens dans une certaine vassalité.

Sry Indrataya aurait eu pour successeurs son fils Ban qui est mentionné dans la stèle dite de Ramakamheng, dont je parlerai plus tard et qui est peut être identifiable au Phya Sri thama so karat des annales. On sait de lui qu' il épousa une bramane.

A Ban succéda enfin Phra Ruang, le libérateur du Siam a partir de qui l'histoire Siamoise commence à prendre consistance.

Phra-Ruang 'est le plus connu des anciens rois Siamois celui a qui est attribué l'invention de l'écriture Siamoise et l'établissement de la Chula-Sakarath que lui conteste d'ailleurs M. Aymonier.

Les annales ne sont pas très fixées sur la date de son règne. Elles le placent tantôt au septième tantôt au dixième tantôt au cinquième siècle.

D'après ces mêmes annales il serait né d'un roi de Nabong et de la reine de Naga. Celle-ci garda l'anneau du roi et lorsqu'un fils de celui-ci naquit elle l'exposa avec cet anneau. Un chasseur recueillit et éleva l'enfant qui entra un jour par aventure dans le palais paternel, l'adopta et lui donna le nom Daraounan Koumara (le royal enfant rouge). D'où le populaire fit Rom ou Phra Ruang.

Le plus important document sur ce roi est une stèle trouvée à Savankalok et traduite par le père Schmitt. Cette stèle paraît à M. Aymonier avoir été gravée vers 1292.

Pra, Ruang, donne lui-même les détails suivants sur son origine : Mon père se nommait S'ri Indra Sitya, ma mère Nang Suong, mes frères Bau ou Muang etc.

Il relate ensuite que, âgé à peine de 19 ans, il lutta sous les ordres de son père contre le Gouverneur d'une ville de Chod qui semble avoir été du côté de Pégou, qu'il le mit en fuite et reçut le nom de Rama Kanhang, c'est à dire, Rama le redoutable.

Il ajoute que, après la mort de son père, il fut le fidèle sujet de son frère aîné Bau auquel il succéda. Il aurait donc été le troisième roi national des Siamois. Il naquit probablement entre 1240 et 1260 : Un passage des annales dit qu'il est né en l'année du Porc : Cette date correspondrait à 1251. Il monta sur le trône entre 1275 et 1280. Monté sur le trône Pra Ruang secoua le joug cambodgien. Les traditions des deux peuples sont unanimes sur ce point et un voyageur chinois de 1296 constate que le Cambodge avait été dévasté par une invasion de Siamois ; l'annonce seule de l'approche des Siamois remplissait la population de terreur.

L'effet est tellement rapide et tellement impressionnant qu'il faut admettre que non seulement Pra Ruang disposait d'une armée puissante, mais encore qu'il y eut, du Nord au Sud, un véritable soulèvement de tous les gens de race Thai.

En dix ans Pra Ruang aurait complètement rejeté les Cambodgiens chez eux et les aurait contraint à demander la paix et à abandonner la ville Siamoise " les habitants du pays des Thaïs dit l'inscription de 1292 n'ont pas leurs pareils en intelligence, en ruse, en courage, en audace, en énergie, en forces.

“ Ils ont su vaincre la foule de leurs ennemis. Ils ont un grand royaume et beaucoup d'éléphants.

“ Ils ont soumis à l'Orient jusqu' au fleuve Klong (Mekong) au sud jusqu' à la mer Sri Dharmarajia, (Ligor) à l'occident Chod et Hang Savadi (Pegou), la mer fait frontière ; au Nord jusqu' au Muang Pré et Nan.

“ Après la conquête ils se sont livrés à l'agriculture; tous observaient le Dharma.”

Il était suzerain de Battambang, il introduisit peut-être au Siam le Bouddhisme cyngalais, et développa l'industrie déjà florissante.

Les annales constatent qu'il fit de grandes constructions a Saxanalai, il y éleva des tentes, des palais, y construisit des jardins. Ici M. Aymonier, au contraire du père Schmitt et de Francis Garnier qui ont identifié Sokothai avec Savan-kalok, identifie Saxanalai avec Sokothai.

L'industrie de la poterie data de cette époque.

Le roi envoya deux fois des Ambassades en Chine (1297-1299). On prétend même qu'il épousa une fille de l'Empereur de Chine et que son fils Pra Suchak était fils de cette chinoise. Pour la première fois le nom des Siamois paraît dans les annales de Battambang, qui mettent sur le trône de ce pays un gendre de Pra Ruang : Phraya Ta Rua. A partir de cette époque, les rois du Pégou semblent avoir demandé l'investiture au roi des Siamois.

M. Aymonier croit que Pra Ruang mourut en 1324. à l'âge de 73 ans après cinquante ans de règne. Un passage des annales du Nord dit que sur la fin de ses jours Pra Ruang devint joueur et excentrique et qu'il n'y avait plus d'étiquette,

Phra Ya Suà Thai : 1324 à 1340.

Je passerai rapidement sur les deux successeurs immédiats de Pra Ruang sur lesquels, dit M. Aymonier, les documents sérieux font défaut.

L'auteur admet, se basant sur l'inscription de Nakhon Yum qu'au libérateur du Siam succéda Phraya Suà Thai qu' identifiant avec Phuak Soucharat les annales du Nord. Il était, selon ces mêmes annales, petit-fils de l'empereur de Chine, ce qui est d'accord avec la légende qui fait épouser à Pra Ruang une chinoise.

Pendant son règne, qui aurait duré de 1324 à 1340, il aurait fait venir des ingénieurs de Chine et fait fortifier et armer la Capitale, cinq cités principales et huit cités secondaires. Les annales du Nord en contradiction avec les annales du Sud font remonter à ce roi l'introduction des armes à feu et de la poudre à canon.

Il aurait eu à lutter contre cinq rois Thai du Nord coalisés avec le roi de Tchieng Sieng et contre les Malais de la péninsule.

Il serait mort en combattant ces derniers. Phaya Tuathai régnait à Saxanalai, Soko Thai d'après M. Aymonier.

Phra-ya Hri Daya Raja : 1340-1357.

D'après une inscription Thai de Nokor Yum, il serait fils de Phraya-sua Thai.

M. Aymonier croit possible de l'identifier avec le Phrachao Sai nam ping des annales. On ne sait rien de son histoire.

Il régna à Saxanalai.

Sri Suriya Vans' a Rama. Maha Dharma Radjadhira : 1357-1388.

Son histoire nous est donnée par l'inscription Thai de Nokor Yum, une inscription Kmer de Sokotai et d'autres textes épigraphiques. Petit fils de Sua Thai et fils de Hridaya qu'il asservit en qualité de vice-roi, il monta sur le trône vers 1357.

Il semble s'être préoccupé surtout de mettre en relief dans les inscriptions ses prétentions de lettré et de sectateur fervent du Canon Méridional de Bouddhisme.

Il s'occupa de la réforme du Calendrier, corrigea les erreurs qui s'étaient glissées dans l'ère. Peut-être est-ce lui et non Pra Ruang qui introduisit la Chula Sakarat.

Il régnait à Saxanalai-Sokotai. M. Aymonier croit pouvoir lui attribuer la fondation de Pitsa-nulok (Vischnu Loka.)

Il aurait envoyé à l'empereur Hung Wu, fondateur de la dynastie des Ming une ambassade en 1367.

En 1369, L'empereur de Chine envoya à son lointain tributaire quelques pièces de soie et une copie de l'almanach impérial de la Chine. En 1370 selon R. de Rosny,

Tai-tsou reçoit une ambassade du roi de Siam que les Chinois appellent Tsan lieck tchao Pya, désignation qu'on peut retrouver dans Samdach Chao Phya.

Nouvelles ambassades les années suivantes et en 1376, un sceau officiel fut envoyé à ce souverain de Sien-lo.

Il paraît même que, en 1387 à la veille de sa mort, le souverain Siamois a envoyé une trentaine d'éléphants en Chine. Il semble avoir combattu les Laotiens et les Cambodgiens. Il dut mourir en 1388 après un règne de 31 ans.

Mahadharmarajadhiraja : 1388-1415. M. Aymonier établit l'avènement de ce roi sur une inscription Thai actuellement au vat Boramanivet, mais qui provient de Sokotai. On ne sait rien de lui. Il régna à Saxanalai Sokotai.

Samtac Parama Rajadhiraja : 1415-1453. M. Aymonier transcrit ainsi : San lai Po lo mo da tah ti rai, nom donné à cette époque au souverain du Siam par les auteurs chinois.

On ne sait rien de lui sinon qu'il fut le dernier des rois ayant régné à Saxanalai-Sokotai.

Phra : Ramathibovi—Fondation d'Ayouthia 1453.

On trouve dans les auteurs Chinois que : "La quatrième année de l'ère King-tai 1453 l'empereur Kingli donna l'investiture au fils du roi Pa lo lan-mi-sank-lak et le reconnut comme souverain du Siam."

"La dixième année de l'ère Tienchun (1462), le roi de Siam Plah Lan-Lo-the-tchi-po-tchi. (Phra; Ramathibodi) envoya un ambassadeur apporter le tribut à la cour de Chine :

La dix-huitième année de l'ère Tching hoa (1482) le prince héréditaire de Siam notifia à l'empereur de Chine la mort de son père et obtint l'investiture. On voit, dit M. Aymonier, qu'il s'agit en définitive d'un souverain qui aurait régné sous le nom de Ramadhipati de 1453 à 1482 et qui aurait été le fils adoptif de son prédécesseur.

Or les annales Siamoises font de Uthong Ramathibodi le sixième souverain des Thais et le considèrent comme "gendre" ce que les Chinois ont pu appeler fils adoptif du cinquième roi. Ils enfont le fondateur d'Ayouthia mais placent la date de la fondation en 1350. Mais M. Aymonier croit qu'il y a erreur de date.

D'après le récit de Bonning, le roi aurait fondé la ville d'Ayouthia après six ans de règne.

Or les annales Siamois nous donnent plusieurs Ramathibodi, dont un en 1350 et un autre en 1470-1509.

La première date n'est pas vraisemblable pour la fondation d'Ayouthia, dont aucun texte épigraphique ne fait mention.

Un auteur français du XVIIe. siècle, Nicolas Gervais, dit que le Muang Krung Thep Maha Nokor, (Ayouthia) avait été fondé deux cents ans avant son arrivée par Chao Thong—soit dans la seconde moitié du XVe. siècle.

Se basant sur cette assertion, et principalement sur le fait que les inscriptions d'un caractère nettement impérial émanant de souverains suprêmes du Siam se perpétuent à Sokotai jusqu' en 1427, M. Aymonier croit pouvoir affirmer que la fondation d'Ayouthia n'est pas antérieure à la seconde moitié du XVe. siècle et qu' elle peut être fixée en 1459. ou 1460.

C'est la dernière et la plus importante des théories de M. Aymonier concernant le Lamarnien et c'est sur elle que je veux terminer.

Je suis persuadé que ces rectifications de l'histoire du Siam ne manqueront pas, étant donnée la personnalité de l'auteur, d'attirer l'attention de ceux qui se sont attachés au passé de ce pays. Leur nouveauté et les documents sur lesquels l'auteur s'est appuyé susciteront, sans doute, des discussions et des critiques ; c'est ce que je souhaite à cette lecture, que je vous remercie d'avoir bien voulu écouter et dont je vous prie d'excuser la longueur et le peu de charmes.

